CHRISTOPHE ALÉVÊQUE

BIENVENUE À WEBLAND



LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Bienvenue à Webland

« Chères lectrices, chers lecteurs,

Je m'appelle Christophe, je suis humoriste et je trouve qu'Internet c'est génial, mais…

Tout le contenu de cet ouvrage réside dans ces trois petits points, qui sont également de gros points noirs.

Oui, Internet c'est gratuit, mais cette gratuité est aussi un énorme leurre. Oui, Internet c'est la liberté, mais en échange je suis un véritable fichier sur patte. Oui, Internet c'est une ouverture sur le monde, mais également un repli sur soi.

Oui, sur Internet on trouve tout, mais aussi n'importe quoi. Oui Internet c'est la solution à tout, mais c'est aussi mon nouveau cerveau. Oui, c'est convivial et participatif, sauf avec les charges sociales, le fisc et l'emploi. Oui, c'est l'expression d'une nouvelle démocratie à la portée de tous, djihadistes compris…

L'heure est grave, c'est l'heure du numérique, et nous n'avons pas le choix, alors autant savoir où vous mettez les doigts. Afin d'aborder le sujet de façon originale, j'ai imaginé des petites histoires bien déjantées, ainsi que des lettres de râleurs envoyées à madame la toile, monsieur Web, ou au gros big data.

Attention, si cet ouvrage est très documenté, il est également facile à digérer. Si les histoires sont inventées, les faits sont avérés. Ce livre est un mélange de réalité et de fiction, Internet quoi. »

Christophe Alévêque

Christophe Alévêque

Bienvenue à Webland

En collaboration avec
Jean-Philippe Bouchard

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

Ce livre est publié sous la direction de
Marc Grinsztajn

Photographie de couverture : © Philippe Matsas

© Éditions Les Liens qui Libèrent, 2016
ISBN : 979-10-209-0448-5

INTRODUCTION

Sommes-nous au service du Net ou le Net est-il à notre service ?

Internet, c'est génial, oui, mais…

La raison d'être de cet ouvrage se situe dans ces deux petits mots : oui, mais…

Oui, Internet, c'est gratuit, mais comment les sites, plates-formes, réseaux sociaux et autres moteurs de recherche gagnent-ils de l'argent, et souvent beaucoup ? Cette gratuité ne serait-elle pas un leurre ?

Oui, Internet, c'est la liberté, mais en échange je deviens un fichier sur pattes. Au fait, je vaux combien ?

Oui, Internet, c'est une ouverture sur le monde, mais aussi un repli sur soi.

Oui, sur Internet on trouve tout, mais aussi n'importe quoi.

Oui, Internet, c'est l'expression d'une nouvelle forme de démocratie. Grâce à Internet, je peux donner mon avis au monde, je peux exister internationalement. Mais n'est-ce pas ce que font les djihadistes ?

Oui, Internet, c'est la culture mondiale à portée de clic, et le numérique la promesse d'une solution globale à tous nos maux. Mais c'est aussi mon nouveau cerveau, ma nouvelle intelligence, mais artificielle.

Oui, avec Internet on gagne du temps, de l'énergie, on peut tout faire, tout acheter, c'est tellement pratique. Mais le parcours n'est-il pas fléché ?

Oui, avec Internet j'ai beaucoup d'amis, je peux les compter, et je sais s'ils m'aiment ou pas, s'ils aiment ce que je dis ou ce que je fais. Mais n'est-ce pas aussi un audimat en temps réel, pire que celui de la télévision, un véritable diktat ?

Oui, avec Internet je peux faire connaître mon art, mais à quel prix ? J'offre du contenu et je reçois des « like ». Combien valent ces « like » auprès de mon banquier ?

Oui, acheter un billet d'avion sur Internet, c'est tellement facile. Mais j'accepte tout les yeux fermés et je fais le boulot d'une agence de voyages. Ne suis-je pas un vecteur de chômage ?

Oui, Internet, c'est convivial et participatif, mais les acteurs du Net sont-ils conviviaux et participatifs avec l'impôt ? Ne veulent-ils pas imposer un nouveau modèle et remplacer les États ?

Oui, Internet, c'est l'avenir, mais avons-nous le choix ? Ce progrès obligatoire est-il vraiment démocratique ?

Avant de démarrer l'écriture de ce livre, j'étais une sorte d'inculte en matière de numérique, un simple utilisateur du Web, pas très doué en plus, un internaute par obligation plutôt que par plaisir.

Je trouve que c'est un outil fantastique, mais…

Avec Jean-Philippe Bouchard, qui a participé à l'élaboration de ce bouquin, nous avons beaucoup enquêté, nous nous sommes beaucoup documentés, nous avons beaucoup ri, mais aussi pleuré.

Les sources sont tellement multiples qu'il serait fastidieux de citer tout le monde. C'est pourquoi nous n'allons remercier personne.

Enfin, si, nos enfants tout de même, qui nous ont aidés à propos du langage des jeunes, ce que, malheureusement, nous ne sommes plus vraiment.

Pour ne pas vous ennuyer, et surtout parce que je ne suis ni un expert ni un spécialiste, j'ai choisi de vous raconter des petites histoires – bien déjantées, je vous l'annonce d'entrée. D'imaginer des personnages, des utilisateurs du Web, des internautes, tous plus azimutés les uns que les autres, à qui il va arriver de nombreuses et étranges aventures. Ou bien qui ont décidé d'écrire des lettres à Monsieur Web, au gros Big Data ou à Madame La Toile.

Attention, si les acteurs sont fictifs, les données sont réelles. En dehors des personnages et de Trouduc, le chat, toutes les informations, tous les chiffres, tous les faits liés au numérique qui parsèment ce livre sont avérés.

J'espère simplement que ce que je raconte restera du domaine du virtuel.

Et devinez où je me suis renseigné en permanence pour alimenter cet ouvrage sur Internet ?

Sur le Net, bien sûr.

Voilà pourquoi j'ai, par exemple, reçu des tonnes de publicités pour des mules extra-larges à 23,99 euros.

Vous comprendrez en lisant.

Bon décodage.

Vive la liberté.

Et hop !

CHAPITRE 1

De l'argent, vite et beaucoup !

Laissez-moi vous raconter l'histoire de trois copains, Fred, Tom et Léo. Ils sortent de mon imagination, mais peut-être les avez-vous déjà croisés.

Non, ce n'est pas un bon début. Il était une fois trois jeunes, amis depuis le collège et qui ne savaient pas quoi faire de leur vie. À eux trois, ils avaient 48 ans. Ce n'est pas mieux comme entame, surtout pour eux, mais cela les situe davantage. Deux d'entre eux ont jugé utile, pour leurs parents, d'obtenir leur bac. Le troisième, Léo, considérant que ses vieux étaient obsolètes depuis longtemps, n'a pas estimé cela nécessaire, ni pour eux, ni pour lui, et encore moins pour la société. Un monde qui leur promettait du chômage, une dette à payer, des attentats aux terrasses des cafés, de la pollution,

une crise économique, morale et financière, des virus mutants et une extrême droite en pleine bourre – un tel monde ne méritait pas que l'on fasse des efforts pour lui.

Malgré l'obtention de leur diplôme, Fred et Tom ont rejoint leur pote dans l'univers du stage et du petit boulot, quand y en a. Léo est le plus intelligent de la bande, le plus curieux, le plus cultivé. S'il a arrêté ses études, il n'a pas arrêté d'apprendre. Le monde en mouvement l'intéresse, les bouleversements de la société le préoccupent. Même si son analyse est limitée, et quelquefois caricaturale, il essaie de comprendre. Les deux autres se contentent de : la Terre tourne, elle est ronde…

Tous trois sont habillés de la même façon, avec les uniformes de leur âge. Pour se différencier, l'un porte un pantalon de jogging Adidas, l'autre un Nike et le troisième un Puma. Pareil pour les chaussures, mais dans un autre ordre. Concernant les T-shirts, ils sont collectivement PSG, mais à manches courtes, à manches longues ou en marcel. Ils ne se ressemblent pas, tout en étant semblables. Le jour de la lessive, il leur arrive d'échanger des éléments de leurs tenues pour casser la routine.

Fred et Tom s'expriment dans leur jargon, celui de leur âge, un dialecte bien à eux, souvent difficilement accessible pour les non-initiés. Léo utilise un langage plus châtié, dirait le vieux con, ou normal, dirait son ex-prof de français. Quand

ils discutent ensemble, ils alternent entre argot et conformité.

Ils mangent pour se nourrir, la diététique n'étant pas franchement une priorité journalière. Physiquement, Léo et Fred sont plutôt secs, et Tom plutôt enveloppé, d'où son surnom de « gros ».

Sans trop en suer, ils se démerdent pour éviter de faire appel à leurs pères et mères, et donc, par une relation de cause à effet, d'être obligés de négocier une contrepartie, par exemple passer un repas à expliquer qu'on est prêt à suivre une formation et qu'on réfléchit à un projet, bref qu'on a un but dans la vie, doublé d'une motivation à toute épreuve.

Les trois boulets – c'est ainsi que les appellent leurs familles – ne possèdent ni l'un ni l'autre. Enfin, si, ils ont un but, assez précis et en même temps universel : ne pas rentrer dans le système. Ils ont estimé, d'un commun accord avec eux-mêmes, que c'était la meilleure façon de rester libres. Libres à l'égard de quoi ? Ils ne le savent pas exactement, mais leur instinct et leur rapport assez distant avec l'effort les confortent dans cette philosophie somme toute rudimentaire, bien que très facile à convertir en actes : se satisfaire du minimum pour éviter d'en faire un maximum. Ils ont trop vu leurs cousins, leurs frères, leurs parents et leurs voisins chercher un bonheur qu'ils n'ont jamais atteint pour, à leur tour, se mettre sur la ligne de départ

d'une vie d'espoir jalonnée d'emmerdes plutôt que de plaisirs. Après tout, quand on n'espère rien, on n'est jamais déçu.

Ils habitent en colocation, une idée lumineuse qui leur a traversé l'esprit quand ils ont découvert le montant des loyers à Paris. Ils ont aussitôt décidé de partager un appartement en banlieue, grâce à quelques fausses fiches de paye plus vraies que les vraies et à la caution d'un des papas qui a fini par craquer, rongé par la culpabilité.

Durant quelques mois, ils sont enchantés de cette vie en communauté, avec des toilettes et un évier aussi sales que leur insouciance est propre. De petits jobs en petits jobs, de galères en galères, de frigos vides en frigos vides, de pâtes en pizzas et de vestes en vestes avec les filles, ils finissent par comprendre qu'ils sont sûrement, mais à l'insu de leur plein gré, rentrés dans un système qui n'est pas forcément meilleur que celui dont ils ne voulaient pas. L'argent commence à devenir une obsession – c'est leur principal sujet de discussion, comme leurs parents, la honte. Mais, à la différence de leurs géniteurs, nos trois révolutionnaires des temps modernes ne veulent pas simplement boucler leurs fins de mois comme des gagne-petit, ils veulent carrément toucher le gros lot.

La seule activité qui les relie tous les trois, c'est les paris sportifs en ligne. Ils y consacrent la majorité

de leur temps libre, c'est-à-dire la majorité de leur temps. Grâce à leurs analyses pointues, le pot commun a doublé depuis un an. Mais passer de deux cents euros à quatre cents, ce n'est pas Broadway. Leur conclusion est sans appel : la mise de départ n'était pas assez élevée.

Léo a fait le calcul : à ce rythme-là, ils devraient être millionnaires dans quelques siècles, et, malgré les progrès de la science, ils ne pourront pas en profiter pleinement. Tous les soirs, ils s'endorment taraudés par cette question oppressante : comment gagner beaucoup d'argent et vite ?

Un soir de mai, en plein bourgeonnement printanier, Léo, l'intellectuel de la bande, vu qu'il lit un journal gratuit tous les deux jours, débarque dans l'appartement avec justement un canard entre les mains.

« J'ai trouvé ! s'écrie-t-il triomphalement.

– Quoi ? répond Tom, qui visionnait sur son ordinateur la vidéo d'un chat tombant d'une table.

– La solution est sous tes yeux, teubé ! lui dit Léo.

– Un chat ? Tu veux qu'on fasse du trafic de chats ?

– Mais non, bolos ! Internet ! C'est ça, l'avenir ! Le Net, les gars ! C'est le turfu ! »

Fred, qui était en train de regarder la vidéo d'un chat se coinçant une patte dans la porte d'une armoire, débarque dans le salon, attiré par les cris.

« Qu'est-ce qui se passe ? Y vous arrive quoi, là ?

– Le Net ! lui hurle Léo.

– Eh ben quoi ? répète Fred.

– Y a du biffe, on va se faire du zeillot à mort ! On va se lancer dans Internet ! Asseyez-vous, je vous explique. L'éclosion de nouvelles entreprises a permis de créer, en peu de temps, quelques fortunes gigantesques et quelques entreprises surpuissantes comme Google, Amazon…

– C'est combien, peu de temps ? demande Tom.

– J'en sais rien, gros ! dit Léo. En tout cas, c'est moins long que de parier sur PSG-City.

– Si vous m'aviez écouté, n'empêche, réplique Fred. Moi, j'avais le bon résultat…

– On s'en bat les couilles, du Qatar ! lâche Léo. Écoutez ça : Uber, l'application qui te met en relation avec un mec qui a une bagnole et qui t'emmène où tu veux, vous savez combien ça vaut maintenant ? 62,5 milliards de dollars ! »

Tom reste bouche bée. Fred, la mine soudain chiffonnée, prend la parole :

« Ma sœur, elle dit qu'Uber, c'est de la merde, parce qu'ils prennent le boulot des taxis.

– Ta sœur, elle est syndicaliste, elle est pas objective, lui répond Léo.

– Elle est pas syndicaliste, elle est communiste ! crie Fred.

– On s'en bat les couilles, des taxis, on les prend jamais, ajoute Tom. Et c'est vachement moins cher ! Quand t'as pas une thune, c'est carrément utile. Ça, ta sœur, ça devrait la faire mouiller.

– Vas-y, parle pas comme ça de ma sœur ! » s'emporte Fred, qui visiblement n'aime pas que l'on évoque son cas, en particulier sexuellement.

Tom n'a pas tort. Il est vrai qu'Uber, comme beaucoup de « services » sur Internet, c'est pratique, c'est pas cher ou gratuit, c'est convivial, mais… Permettez-moi, à ce stade du récit, avant de retrouver notre équipe, de faire une petite parenthèse – j'en ferai quelques-unes dans cette histoire, alors autant vous habituer tout de suite.

Comme souvent sur le Net, l'idée de départ s'apparente à de l'entraide : on relie les hommes et les femmes entre eux pour un meilleur fonctionnement de la société.

Par exemple, concernant Uber : pourquoi utiliser sa voiture, alors que le covoiturage existe ? Le bon sens près de chez vous, la convivialité doublée d'une lutte collective contre la pollution : l'idéal. Le conducteur contacté s'improvise chauffeur de taxi pour rentabiliser sa voiture ou arrondir ses fins de mois, le client paie moins cher : c'est gagnant-gagnant. Je ne suis pas sûr que seuls les usagers ayant un pouvoir d'achat au ras du porte-monnaie utilisent le système, et je suis sûr que le covoiturage ne prévoit qu'une participation aux frais, jamais un service payant. La sœur de Fred n'a pas tort non plus.

Ce service n'est agréé par aucune autorité, inscrit à aucun registre officiel, donc personne, ni

les chauffeurs, ni Maître Uber, ne paie de cotisations sociales ou d'impôts. Ce qui explique qu'au 12 février 2015 1 million d'amendes aient été requis contre Uber France, et que les chauffeurs de taxi aient eu le sentiment désagréable de se faire « ubériser » – version moderne de la sodomie. Un symbole du Net. Par contre, pour les fans de l'ubérisation, il ne s'agit aucunement d'une pénétration anale, mais bien au contraire de remplacer les activités traditionnelles, jugées obsolètes et ringardes, par une nouvelle économie qui s'affranchit de tous les obstacles sur le noble et merveilleux chemin de la liberté d'entreprendre.

Les gens recherchent l'indépendance, ils en ont marre des contraintes qui les empêchent de s'émanciper pleinement dans leur travail, ils veulent pouvoir s'offrir des services entre eux ? Tous ces rêves, Uber peut les leur offrir. Si on laisse Uber tranquille. Pour être complet et totalement objectif, il faut faire une distinction entre Uber, qui emploie légalement des chauffeurs indépendants, certes à vil prix, qui peuvent arriver à gagner un revenu net de 1 500 euros par mois en travaillant plus de douze heures par jour au moins six jours sur sept, et Uber Pop, qui est interdit dans beaucoup de pays.

Mais retrouvons nos trois loustics.

« C'est pas fini, les gars ! poursuit Léo, remonté comme une pendule alimentée par une pile nucléaire. Airbnb, le bouzin qui te permet de louer

ton appartement, ou ta piaule, ou ce que tu veux où on peut crécher dedans… ça vaut 25 milliards !

– Juste pour louer des piaules ?! s'étonne Fred.

– On n'a qu'à louer notre appartement ! lance Tom.

– Mais c'est pas de louer sa piaule qui rapporte le plus, c'est de mettre les gens en relation, bande d'imbéciles heureux ! » leur rétorque Léo.

Sur ce, Fred fait remarquer à la bande que, de toute façon, pour louer leur dépotoir, il faudrait trouver au minimum des migrants ou des sans-papiers. Personnes qui ne sont pas forcément connectées ou, au mieux, argentées. Et puis, exploiter la misère humaine, c'est pas son truc. En plus, coup de malchance, ils pourraient en fait se retrouver à louer leur turne à des djihadistes, comme à Saint-Denis.

Léo n'a rien à faire des états d'âme de son colocataire et commence à s'impatienter. Il piaffe à l'idée de leur raconter la suite.

« J'ai pas fini ! La liste est longue. Écoutez-moi ça : Snapchat, ça vaut 16 milliards, Dropbox 7, Spotify 6,5, BuzzFeed 1,5…

– C'est quoi, tous ces trucs ? demande Tom.

– On s'en fout ! Ça rapporte du blé, c'est ça le truc ! dit Léo.

– Sauf le dernier : c'est du petit business », fait observer Fred.

Arrêtons-nous une nouvelle fois – je vous avais prévenu concernant mes parenthèses – sur un

autre emblème du Net : Airbnb, plate-forme de location chez les particuliers créée en 2008 à San Francisco, donc pas très loin de la maison bleue du père Maxime Leforestier. Elle propose, à l'heure où j'écris ces lignes, 2 millions de logements dans le monde, dont 200 000 en France, et ça ne fait qu'augmenter. L'idée de départ : même topo, des hommes qui relient les hommes. C'est beau. On y retrouverait presque l'esprit hippie des années 1970, le partage, la communion, faites tourner le joint…

Sauf que cette plate-forme est tout simplement devenue une agence immobilière géante. Nous sommes à des années-lumière du partage d'une chambre à la bonne franquette via un site collaboratif.

Par exemple, de septembre à août 2015, rien qu'à Paris, les loueurs auraient empoché aux alentours de 481 millions d'euros. Elle est loin, la maison bleue dont les habitants avaient carrément perdu la clef. Et, comme pour Uber, nous nageons dans une espèce de flou juridique – espèce qui, à la différence des baleines à bosse, n'est pas du tout en voie d'extinction sur le Web. Pourtant, des règles de bonne conduite existent : ne pas louer plus de quatre mois par an, avoir un statut de meublé touristique, obtenir l'accord du propriétaire, déclarer les rémunérations au fisc…

On balance toutes les responsabilités juridiques sur l'utilisateur : pas cool, mais malin.

Qui respecte ces règles ? Pas grand monde. Tout cela est devenu une économie barbare. Vous me direz, les barbares aussi avaient des cheveux longs.

Pourquoi en vouloir aux inventeurs du site ? Ils ont édicté des règles, est-ce de leur faute si les gens sont si peu citoyens ? Les créateurs d'Internet sont des malins, ils connaissent parfaitement l'être humain, épris d'une liberté insolente plus que du respect de la loi. C'est quand même plus fun de surfer que de remplir des papiers.

Au départ, ils ont voulu rendre service, et voilà qu'ils gagnent plein de pépettes avec leur idée. Ils sont victimes de leur succès, victimes du progrès, et bientôt peut-être… du fisc.

Ils ne sont pas les seuls. Booking.com, 60 % des réservations en ligne – autant dire un monopole –, est aussi dans l'œil de Bercy !

Un redressement de 356 millions d'euros a été notifié au site. Mais, d'après sa filiale française, tout cela n'est ni de la fraude ni de l'évasion fiscale. Alors, c'est quoi ? Qui dit progrès dit forcément apparition de nouvelles expressions. Nous avons donc ici affaire à de… l'esquive fiscale.

Je vous explique le tour de passe-passe. Le leader mondial de la réservation en ligne a installé son siège européen à Amsterdam, aux Pays-Bas, non pas pour son climat iodé, mais pour une histoire de taux d'imposition sur les bénéfices de 25 % au lieu de 30 % en France. Vous noterez ici que l'harmonie